

Frédéric Valabrègue

Les Mauvestis



Extrait de la publication

Les Mauvestis

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LA VILLE SANS NOM, 1989

AGRICOLE ET BÉCHAMEL, 1992

LE VERT-CLOS, 1998

ASTHME, 2002

Frédéric Valabrègue

Les Mauvestis

Chronique

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2005
ISBN : 2-84682-062-7
www.pol-editeur.fr

Gueuloir

Aujourd'hui.

Le vent pourrait soulever un tanker rempli de containers et le laisser tomber comme une enclume dans le terrain vague séparant la cité de la Marine de la résidence de Bon-Secours. Un bolide, accélérant dans la dernière ligne droite de l'auto-route d'Aix et prenant son appel sur la rocade, pourrait dégommer la Bonne Mère qui scintille, redorée, à l'autre bout de là.

On ne voit pas ce qui devrait survenir, à part un tremblement de terre ! Voir la place fissurée sous le poids d'une enclume n'est pas un cauchemar. La sécheresse du vent fait craquer les branches de pin. C'est sec à cœur. La sécheresse rend le son d'une trique. Les os sonnent. On jette un os sur le sol et il rebondit dans la main en rendant le son d'une flûte. Voir l'arrière-cour de Bon-Secours se fissurer en étoile, le macadam se crevasser, à la façon des lèvres gercées, pour laisser apparaître une lave couleur grenadine, n'a rien d'un cauchemar. À force d'user, limer, usiner l'ennui, même la catastrophe est enviée. Mais il ne se passera rien. Les blocs de la résidence de Bon-Secours sont déjà de jeunes ruines. Des bâtiments jetables. Ce sont des ruines depuis l'année même

de leur construction. Les matériaux sont mauvais. Surtout, ils sont sonores. Quand l'habitant d'un bloc referme la porte de fer d'en bas, que le syndic a installée après l'effondrement de plusieurs autres ajourées de verre cathédrale, les murs tremblent et les os des arthritiques, ébranlés, émettent un son de flûte. Aucun sommeil, pas même la sieste de l'été le plus plombé, ne peut résister à la vibration, dans les murs maîtres du bloc, de la porte de fer. La lourde. La douloureuse. On aimerait la panser avec de petits coussins roses. On aimerait lui donner une rondeur qu'on ne trouve nulle part, surtout pas dans les clameurs, ni dans la fuite des nuages poursuivis par des dentiers qui claquent.

Que serait le contraire d'un décor, d'un village Potemkine aux palissades en trompe-l'œil? De vrais faux murs épaissis par la peau de ceux qui les habitent... Murs au cœur cognant de pacemaker! Pas une bombe à retardement... Une montre de pochette-surprise à vieillissement accéléré, à l'unisson des corps qui les habitent, à la mesure d'une vie d'homme dont la longévité n'excédera pas l'âge moyen des statistiques...

Construits dans les années soixante, les blocs de Bon-secours sont au nombre de six posés en diagonale, deux par deux sur trois rangs, de façon à ce que la moitié de celui qui est devant cache la moitié de celui qui est derrière, de l'avenue Charles-Moretti aux différentes allées, ce jusqu'à l'arrière-cour. Le terme de résidence est pompeux. On peut lui associer celui de villégiature. Sauf que résidence sent l'odeur pharmaceutique de la maison de retraite. C'est l'ancien statut de copropriétés qui vaut ce titre à l'ensemble de Bon-Secours. Les blocs ne sont pas hauts, cinq niveaux aux plafonds bas depuis le rez-de-chaussée. Ils n'enferment chacun que quatre familles par palier du T2 au T5. Le dernier étage est le plus envié parce

que personne ne vous marche sur la tête. Les façades comptent plus de surfaces ouvertes que bétonnées.

Cela fait longtemps que les premiers copropriétaires ont vendu ou loué. Une classe moyenne encore pimpante a fait place à la même, mais complexée, découragée, se sentant en dessous d'elle-même... Il y a eu des rapiécages, des replâtrages. Une gêne hétéroclite s'est installée parmi ceux qui font semblant. Se sont mélangés ceux qui se laissent couler, ceux qui voudraient sortir la tête de l'eau. Croisement entre ceux qui montent, ceux qui descendent. Tombent de pas si haut, partent de pas tant rien. Veulent tous garder l'apparence d'un sursaut. Sentent que les uns sont fatigués par la fuite en avant, que les autres commencent à mordre dans quelque chose, à peine... Une effervescence anesthésiée. Une inquiétude torpide. Le carrelage en aggloméré des halls ressemble à du fromage de tête. C'est froid et mou. Pourquoi les voix sonores ont aiguisé les cloisons, jusqu'à en faire des anches ? Pourquoi ça s'est frotté aux coudes, jusqu'à conférer au crépi des murs le grain de la peau ?

Chantonne ! Tu t'emmerdes, chantonne, ça tue le temps ! Un chantonnement, c'est pas un air... Trouve un air... Ton chantonnement a pas de forme... Je le cherche, je l'ai sur le bout de la langue...

Un air, pas un nerf ! (T'énerve pas !)

C'est Guy Hofferer, c'est la bouillie des pensées de Guy, un garçon qui aimerait faire plus que son âge, n'y arrivera jamais, même à cent ans, marchant dans l'allée en direction de l'arrière-cour.

Tant pis pour la musique. Tant pis pour les paroles. J'aime quand ça déraile. Quand on change la vitesse de la platine, ça flotte un peu, ça bave aussi, c'est ma chanson d'ennui.

Il est blond poussière, avec des yeux gris bien larges. Il est à moitié dessiné. Il n'a pas encore pris son dessin de croisière. Il n'y a que sa bouche, dans son visage gommé, posée comme une fleur sur une flaque d'eau. Il y a aussi ses yeux, deux écrans argentiques tendus, qui attrapent tout le paysage. Vent, collines, nuages à tire-d'aile. Il fait partie des jolis et des ternes. Il est le garçon sans muscle qui demande aux nerfs de compenser. Sa suractivité est dans le monologue, l'invective soliloquée, la bagarre avec une bouillie de mots. Ça surgit. La bouche posée sur cette pâleur est redoutable. Ça n'est pas des fruits rouges qu'elle écrase, ce sont des balles tirées que les dents ne cherchent pas à retenir. Ça n'est pas le cœur au bord des lèvres mais la prise à partie de tout, une mitrailleuse à jugements qu'il désarme dès qu'il est devant ses pairs, mais dont le moindre instant de solitude réenclenche le chargeur.

Chaque fois que Guy Hofferer tourne l'angle du dernier bloc pour déboucher dans l'arrière-cour, il a l'impression qu'on remet le son d'un coup.

Les gabians se remettent à clabauder.

L'œil transparent du goéland, la découpe de zinc de ses ailes, incarnation de la cruauté vide, de la méchanceté pour rien. Le plastron ensanglanté du goéland infanticide... Ce gros poussin gris ébouriffé nichant sur des os de rat, piaulant après sa pitance tandis que le bec en pioche de ses parents s'active à le massacrer... Le gabian assassin de pigeons malades... Comme ils claironnent leurs sarcasmes ! Il n'y a pas de chant là-dedans, juste un ricanement égosillé ! Il n'y a pas un centimètre carré d'infini dans l'œil jaune d'un gabian.

Dans l'arrière-cour revêtue de goudron, fermée par un mur de parpaings qui ne sera jamais crépi, Hofferer a la vision de ce qui a eu lieu, ici. C'est aussi rapide que le reflet

aveuglant d'une fenêtre ouverte quelque part dans la cité d'en face. C'est une fumée dans la tête. Une explosion sourde semblable à l'écrasement d'une vessie-de-loup. Elle recèle la poudre de riz du vieux calme plat d'autrefois. Il y a quelque chose d'étouffé dans cet autrefois. Les tampons de feutre, les boules Quies d'autrefois. L'éteignoir d'autrefois. Moucher une bougie. Se déboucher les oreilles d'un coup. C'est pour ça que, quand on remet le son, ça déchire les tympanes. Il y a toute la cohue du temps qui arrive d'un coup. Tourner l'angle de l'arrière-cour de Bon-Secours pour surprendre quoi? Les ombres du passé? Arrange-toi pour trouver mieux! Elles n'ont pas décampé avant qu'il arrive, dispersant la fumée dansante d'un pétard mouillé... Impression d'entendre le chuchotement des pneus dans la courbe serrée d'un virage...

Guy Hofferer se souvient de ce motard fondu, compagnon de sa mère pendant cinq ans, tombé amoureux d'un virage délicat qu'il passait, repassait chaque nuit à toute allure, caressant la manette des gaz avec délicatesse... Il était sans doute plus amoureux de sa courbe que de Viviane, parce qu'il ne pouvait pas s'empêcher de retourner à son virage, de se pencher vers un point limite d'adhérence. Trou d'azur et d'ivresse dans la manette des gaz... Il était fasciné par l'instant où les pneus chassent, où vitesse et danger créent un trou de silence... Il était intoxiqué par son habileté à danser sur une corde au-dessus du gouffre (la corde dessinait une trajectoire). Son plaisir était tellement violent qu'il disait que la lumière disjonctait. Plus de son, plus de lumière. Il prenait sa courbe, penché au maximum, dans une bulle de silence. Ça n'était pas du silence mais un bruissement de soie. Il se vautrait dans le beurre du virage, l'extase de flotter sur la limite. Il ne réentendait le rugissement de la moto que quand

il sortait du virage, déporté, les phares ouverts sur la calandre de la voiture qui arriverait en face. À force, elle est venue. On l'a retrouvé allongé par terre. On lui a mis un mouchoir sur la tête. Guy ne s'est pas approché du mouchoir, entre le balayage des gyrophares. Sa mère pleurait. C'était doux. Un temps d'automne moisi au fond d'une champignonnière.

Il paraît qu'en Amazonie, en pays Shuar, les lisières de la grande forêt sont tellement peuplées d'insectes qu'il est impossible de s'entendre. L'accumulation des élytres, des abdomens, des carapaces de chitine frottés, rabotés, produit une vibration comparable aux lignes à haute tension. Le moindre buisson s'allume, vibre. Puis, à l'approche d'un homme, tout se tait. Silence entre deux tintamarres. Quelque chose de dangereux. Il retrouve ce trou de silence quand il tourne l'angle du dernier bloc qui donne sur l'arrière-cour.

À Bon-Secours, quand on tend l'oreille, on entend toujours un enfant pleurer. On se demande si on ne l'entend pas au fond de soi-même.

Parfois les gens d'ici se croient à la porte du désert. Dans les battants de la porte aux courants d'air... Comme les populations de journaliers venus du Maghreb, remplis d'espérance et d'énergie, le sirocco remonte. Comme les fins-de-droits, les sans-domicile-fixe attirés par la réputation d'une vie peu chère et la perspective de passer l'hiver au soleil, le mistral descend. À l'automne, il pleut du sable rouge. En hiver, on imagine que le mistral déboulant va se charger de sel sur la mer. Puis, sur la rive algérienne, pousser les buissons qui roulent sur les cailloux, les dunes...

On a raconté à Guy le silence qui règne sur le désert. Il a pensé : C'est ma ville ! Un trou de silence forant d'une seule clameur, d'une clabauderie unique, le claquement d'une seule voile, d'un seul étendage !

Les volets battent. La grue chancelle. Les pots de géraniums rasant les toits. Un cyprès déraciné droit comme un i vole au-dessus de la baie.

Les scrapers ont ramassé des carreaux de pierre aussi facilement que s'ils étaient des pinces à sucre. Ils les ont broyés dans leur tenaille. La caillasse avec son bruit de grêle a crépité sur la tôle.

Les scrapers ont ramassé des carreaux de calcaire blanc qu'ils ont balancé dans la mer pour avancer la jetée du large. Chaque carreau de plusieurs tonnes creuse un trou noir dans la mer.

Une guillotine de fonte pour aplatir les voitures. Le ferrailleur en accumule les galettes. Chaque fois que la masse de fonte tombe, écrabouillant les carrosseries, le fracas allume un éclair. En arrière, dans le sillage du bruit, il y a un drôle de soupir : l'air expulsé de l'habitacle...

Dans le M^zab, quand tu te retrouves seule sur le plateau caillouteux qui surplombe les sept cités nichées dans les creux, alors que tu vois rien d'autre que l'étendue, t'entends la rumeur des souks tout proches et le klaxon des voitures. La rumeur te fait tourner en bourrique, comme à colin-maillard, parce que tu vois rien ni peux évaluer la distance qui te sépare de la ville, en réalité toute proche mais invisible. Ça, c'est Nadège qui l'a raconté.

L'arrière-cour lui parle de ce calme plat contigu au fracas le plus déchirant, le plus dévastateur. Ou tu gueules ou tu dors. Ou t'entends la rumeur ou t'es abruti ou tu t'énerves. Elle lui parle de la contiguïté de la ville et du désert. Une ville qui ferme à sept heures...

Dans l'arrière-cour, il y a un feuilletage de calmes différents, de chapitres différents du calme qui ont chacun leur lumière d'intensité variable. Ça fait un jeu de vitres, de reflets

feuilletés et animés par la vitesse du feuilletage, le pouce tordant la liasse.

D'abord, quand Hofferer était encore plus gamin, il y a eu les joueurs de pétanque. Ce sont eux qui, à force de tirer, ont crevé le bas du muret en parpaings, on fait des crevasses entre deux cloisons, puisque le parpaing est cloisonné, comme n'importe quelle brique en ciment. Choc agréable aux boulistes que celui produit par la boule encastrée dans le ciment. Un parpaing ou un clairon. Un clairon de vingt. Quand l'arrière-cour a été goudronnée, les pétanqueux sont partis. On n'a plus retrouvé les quatre chaises en plastique orange thermoformé qui reposaient tournées contre le mur.

À l'angle, de la suie sur les parpaings gris, une suie grasse, veloutée, témoignant d'un ancien barbecue de chantier pour les merguez, les chipolatas...

Il y a eu une première génération de dealers qui planquaient des sachetons dans les trous des clairons. Des petits sachets de papier enfermés dans une poche en plastique. Ils n'écoutaient pas la même musique et ne portaient pas les mêmes vêtements que la deuxième génération. Un jour, il n'y a plus eu de dealers par pure lassitude. Hofferer ne croit pas que ce soit à cause de la répression. Ça n'a plus intéressé personne. Les dealers sont partis dans des endroits vierges, des villages typiques. Ils sont allés porter leur camelote et leur mythologie chez la gardienne d'oies. Les vieux disent : C'est passé de mode. Non, ça n'est pas une question de mode. Il y a des nécessités qui circulent, des courants de mélanges terrestres bizarres qui font des hommes de différentes chairs ou textures : certaines ont demandé le dealer et maintenant plus rien du tout. Les hommes du passé reviendront. Les hommes du passé passeront à leur tour. Les idées tourneront avec les climats dans le tambour de la machine à laver

cosmique. En attendant, tu peux toujours te pointer avec ta casquette retournée et tes flagadasseries de vêtements, tout le monde s'en tape. Tu peux toujours proposer ta came mortelle. Ta saison est passée.

Tournant l'angle du bloc pour jeter un œil dans l'arrière-cour, ce que Hofferer voit, c'est une accumulation de scènes transparentes : des groupes de vieux dont les boules explosent le bas du muret, puis une bande, puis une autre. La transparence déserte du lieu est faite de vieux mouvements dont il perçoit les repentirs, à l'exemple des lignes blanches effacées qui auraient dû indiquer les places de parking. Ces vieilles traces et rumeurs semblent lui dire qu'il n'y aura plus rien. Le désert avance. La ville va fermer à six heures. Le Sahara remonte. On entend les chèvres du Rove brouter les argelas. Il n'y aura plus de joueurs de pétanque. Il n'y aura plus de dealers. Il n'y a plus de bandes.

Il y a des périodes accumulatives et des périodes soustractives. Il se peut que le passé soit toujours additionnel et le présent soustractif. C'est une intuition. Elle est un peu embrouillée. Je l'avance comme ça.

Il se peut que le souvenir fasse toujours son bas de laine, facile. Il se peut que le présent soit toujours décevant. Il n'y a plus. Ou, comme dans un sketch célèbre, sur le ton de : « Ça eut payé », ça eut été...

Il semble à Hofferer que la phrase qu'il a le plus entendue, c'est celle du Bon Vieux Temps. Quand les choses étaient encore les choses. Quand le vrai était encore le vrai. Quand il y avait encore au moins des dealers.

Il y a du périmé partout. Le Temps, lui, est au-delà du périmé. Je m'explique. Il y a peu, on parlait encore texto. C'était un petit plaisir anodin. Par exemple, maman se délectait en sortant aux voisines des trucs aussi sinistres que : Elle

a fait une TS par OD après son IVG. C'est niais! Du ragot sous le voile de la pudeur! Pire que non-voyant, non-entendant, etc. Parler texto, c'est déjà vieux. Sans compter les poètes qui ont dû y penser bien avant nous. Ce qui fait tout de suite vieux, c'est le récent. Rien de pire que la mode d'avant-hier. L'ancien, c'est pas le vieux. L'ancien, c'est vénérable. C'est pas périmé. Parler par abréviations, c'est périmé. Qui oserait encore employer ces suffixes en os, craignos et autres puérités, qui circulaient encore quand j'apprenais à parler? Et la stupidité du « trop » emprunté au « too » des américains! C'est trop bien! Il est trop gnon! L'ignorance ici est telle que les gens s'imaginent inventer un mode d'expression que n'importe qui peut leur fourguer. Ainsi, l'adjectif « méchant » pour dire « fort ». C'est importé. L'adjectif « grave » aussi. Je l'ai cogné grave. Les jeunes gens s'imaginent avoir inventé une petite jouissance langagière bien à eux et ne savent même pas qu'elle leur a été soufflée, qu'ils ne font qu'imiter ce qui a lieu à l'autre bout de leur monde.

Le mot le plus périmé, c'est ringard. Ringard, c'est un mot d'avant-hier.

L'arrière-cour lui répète ce qui est déjà la rengaine de sa courte existence : ça eut été. Il y a eu un bon vieux temps où la vie était encore la vie, et maintenant il n'y a plus rien. Cette mentalité l'irrite! Voilà ce qu'on cherche à nous faire croire pour qu'on se tienne tranquille : il peut plus jamais rien arriver. Ça n'arrivera plus. Plus rien arrive. Plus rien advient. Plus rien devient. Je suis pas d'accord, pense Hofferer. Je suis pas d'accord avec ça, mais alors pas du tout!

Ainsi, chaque fois qu'il tourne l'angle pour jeter un œil sur le muret en parpaings – aucun des amis n'y est encore juché –, il a l'impression d'être en retard sur quelque chose, de marquer un temps de retard ou d'arriver trop tard.

Mon temps de vie à moi mord pas sur le Temps.

Si on a besoin d'utiliser l'expression «en temps réel», c'est parce qu'on nous fait vivre dans un temps qui ne l'est pas. Une expression aussi absurde que «en temps réel» nous indique bien que nous en sommes séparés.

Nous sommes ceux qui sont venus après radio Nostalgie. Nous sommes nés, non pas après une guerre, non pas après l'Histoire, mais quand il y a même plus eu d'histoires à bégayer. Nous sommes venus après les remakes. On est nés bien après le remake du spleen romantique de ceux qui regrettaient d'être nés trop tard dans un monde trop vieux. On est nés bien après la prise de conscience du retour du même et d'un temps soi-disant arrêté.

Depuis toujours on raconte de pareilles sornettes à la jeunesse pour la démobiliser. Tu t'amènes, la gueule enfarnée, avec l'appétit de tes seize ans et on t'explique que tout a été fait. Qu'il y a plus rien à dire. Que le nouveau, ça appartient à l'ancien temps. Ou on te dit avec condescendance que ce sont pas les choses qui sont nouvelles, que c'est toi qui es tout neuf devant elles. C'est déjà pas mal, pense Hofferer. Le tout, c'est de le rester un moment avant d'être dévoré par l'indifférence.

Il se souvient que l'année dernière, il a rendu au lycée une dissertation sur le thème rebattu du déjà-vu. Ils en ont parlé des heures avec Ambrosi, de l'impression de déjà-vu. C'est tout de même une sensation importante !

Moi, un jeune type qui me donne à lire un poème sur l'impression de déjà-vu, même si je sais que tous les adolescents du monde écrivent leur premier poème sur cette impression, je le respecte. Il commence par quelque chose de commun, donc par un gros morceau. S'il creuse ce qu'on croit être une banalité, je suis certain qu'il va trouver un trésor.

Tournant l'angle du dernier bloc pour jeter un coup d'œil sur le muret de parpaings de l'arrière-cour, voir si ses amis n'y sont pas juchés – il n'y a pas Ambrosi, Chochana ni Nadège; il n'y a pas Stephen ni Cognette; il n'y a pas Elvire –, quoiqu'il soit un peu tôt en ce début d'après-midi d'octobre, alors qu'il doit jeter ce genre de coup d'œil deux ou trois fois par jour, il l'a, cette fameuse impression de déjà-vu qu'on ose à peine nommer tellement elle est rebattue...

Ça n'a rien à voir avec de la pensée. C'est une suspension, une interruption. Songeries, humeurs, opinions interrompues.

C'est un trouble. Tu retrouves pas le fil.

Ah oui... parce que, pour Hofferer, la principale conséquence du tout-a-été-fait, c'est qu'on agit comme si tout était admis une fois pour toutes. Plus personne n'examine rien. Il faut tout réexaminer. Je veux dire refaire.

Ambrosi prétend que le découragement est favorisé, organisé, orchestré par l'idéologie. C'est lui qui insiste, charge. Dès qu'il prononce le mot « idéologie », Chochana et moi, on peut pas s'empêcher d'ajouter « dominante » parce que, de toute façon, « dominante » va venir. « Dominante » est pas loin.

Nous lui demandons en ricanant :

–Dis, Antoine, pourquoi pas la conspiration universelle?

On parle du déjà-vu et on a droit à une expression passe-partout.

Avec Chochana, on s'est promis de faire une liste de locations convenues, de choisir les plus savoureuses parce qu'allant le plus de soi.

–Quand on voit arriver « conspiration », « universelle » est jamais loin, a dit Antoine pour se venger.

Chochana a étiré le cou en penchant la tête. Ça signifie : Pas avec ça que tu nous auras...

Antoine, courageux :

–L'idéologie dominante a besoin de mettre les citoyens dans l'attente de la retraite anticipée dès leur plus jeune âge. Ce qu'on attend de nous, c'est qu'on pourrisse sans bruit.

Sans bruit? Alors que chaque fenêtre pousse un peu plus sa radio! Que bourdonne la nuée des scooters dans les allées! Qu'il n'y a pas d'étages d'où n'éclatent pas des bribes de scènes, des voix de pères, des pleurs de mères, des cris de sœurs, des insultes de frères mêlées aux pleurnicheries éternelles des nourrissons!

La voix porte, ici, avec le vent, elle casse. Une voix, une bouteille fracassée. La voix, on croit qu'elle s'écharpe avec le vent, qu'elle va flancher, comme une flamme ferait long feu. Au contraire, avec la sécheresse, elle claque. Elle part en balle de fusil.

Un scooter ronronne. Long ronronnement remontant le réveil des heures. Ça ronronne en continu. Ça n'arrête pas de grimper la côte. Ça ne la descend plus. Quand est-ce qu'il arrive?

Le mistral fait de n'importe quelle voix une vitre, de n'importe quelle répartie un peu vive une pierre.

Quand le ciel est bleu de vent, sa surface semble givrée. Tu marches sur le goudron qui crisse comme du givre parce qu'il reflète le ciel. Tu marches sur le ciel qui casse et tu passes à travers.

Eh bien, moi j'aime ça, le bruit! Je peux travailler avec les marteaux-piqueurs en bas de la fenêtre. Ça me dérange pas!

Les marteaux-piqueurs, ils sont abonnés à Charles-Moretti. Le jour où ils y sont plus, il te manque quelque chose.

De toute façon, il y a tellement de vide dans ce cul-de-sac de ville adossé au désert qu'aucun son ne pourra jamais la peupler.

Je peux pas m'endormir sans la rumeur de ma ville.
Quand je reviens dans sa rumeur, alors je revis. Je supporte
pas de petit matin sans la remise en marche de la rumeur.
C'est aussi bon que l'odeur du café.

Mise en pages réalisée par Atlant'Communication
aux Sables-d'Olonne (Vendée)

Achevé d'imprimer en février 2005
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1893
N° d'imprimeur : 05-xxxx
Dépôt légal : mars 2005

Imprimé en France

Frédéric Valabrègue

Les Mauvestis



Frédéric Valabrègue
Les Mauvestis

Cette édition électronique du livre
Les Mauvestis de Frédéric Valabrègue
a été réalisée le 18 août 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en février 2005 (ISBN : 9782846820622)
Code Sodis : N44628 - ISBN : 9782818005675